This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

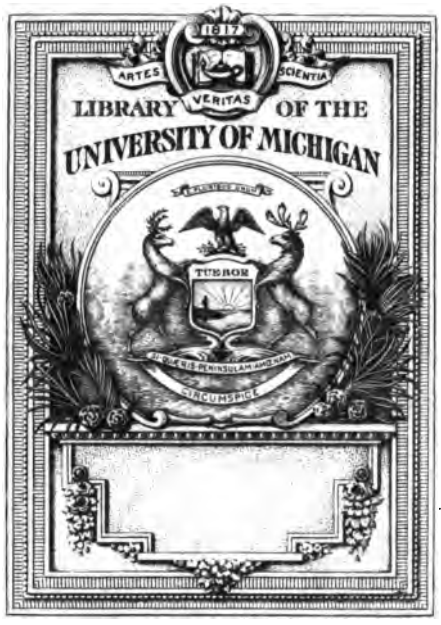
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1981
.D8
R5
A 3 9015 00370 261 3
University of Michigan - BUHR



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Dumaniant, Antoine Jean Bourlin, called

RICCO,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 26 Novembre 1789.

Prix 1 liv. 4 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, rue Galande, N°. 64.

1789.

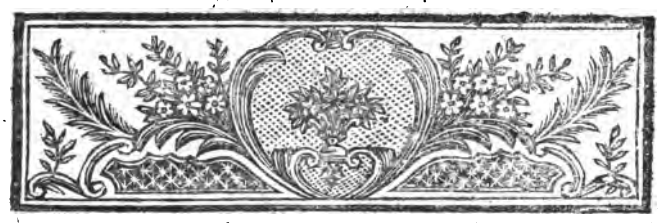
PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE BARON D'ORMEUIL, pere de Conſtance.	*M. Geneſt.*
LE CHEVALIER D'ORMEUIL, neveu du Baron.	*M. Valois.*
Le MARQUIS DE GERMANCEI.	*M. Saint-Clair.*
FRONTIN, Valet du Marquis.	*M. Michot.*
RICCO.	*M. Beaulieu.*
CONSTANCE, Fille du Baron.	*Mad. St. Clair.*
LISETTE, Femme-de-Chambre de Conſtance.	*Mlle. Fiat.*
UN SERGENT D'INVALIDES.	*M. Fleury.*
UN LAQUAIS.	
SOLDATS INVALIDES.	

La Scène eſt à Saint-Tropez, dans la haute Provence.

AVERTISSEMENT.

Les Perſonnes à qui la Littérature eſpagnole eſt familière, pourront peut-être s'appercevoir que l'Auteur de cette Comédie a emprunté quelques idées à un Poëte de cette Nation, quoique les deux Piéces n'offrent qu'un rapport très-éloigné, puiſque les intrigues ne ſe reſſemblent aucunement, & que les caractères, l'état & les noms des principaux Perſonnages ſont abſolument changés, qu'on s'eſt permis d'en ſupprimer d'inutiles & d'en créer de nouveaux.

PQ
1981
.D8
R5



RICCO,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Campagne.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

NON, Liſette, toutes tes inſtances ſont inutiles. Il faut rentrer au Château ; ſi l'on s'appercevoit...

LISETTE.

Qu'a donc cette promenade de ſi ſuſpecte? depuis deux mois que vous êtes revenue habiter la maiſon

de Monſieur le Baron d'Ormeuil, votre pere, nous nous promenons ici tous les jours, ſans que ni lui, ni votre couſin, malgré ſon amour & ſa jalouſie, en aient conçu la moindre allarme.

CONSTANCE.

J'y venois ſans deſſein alors; & puis-je me diſſimuler aujourd'hui que je ne m'y rends que pour y voir le Marquis de Germancei, le ſeul homme peut-être qu'il me ſoit défendu d'aimer.

LISETTE.

Et le ſeul qui vous intéreſſe malgré cette défenſe. C'eſt une fatalité ordinaire en amour, & voilà ce qui fait le piquant d'une intrigue. Aimer ſans avoir d'obſtacles à vaincre, il n'y a pas de plaiſir à cela, Mademoiſelle. Le cœur éprouve une langueur, dont les difficultés vous font ſortir. Ah! lorſque j'aimois Ricco, pourquoi n'avois-je un pere, un un oncle & une demi-douzaine de tuteur pour me contrarier. Mon traitre d'amant ne m'auroit pas plantée là tout net la veille de notre mariage. Ricco me reſſembloit, il dédaignoit un bonheur trop facile, & ſa fuite, qui naturellement devoit m'être indifférente, m'affligea, parce qu'il n'eſt jamais agréable pour une femme d'être quittée, fut-ce par un magot. C'eſt un plaiſir que nous aimons quelquefois à nous donner, mais que nous ne voulons jamais qu'on s'aviſe de prendre à nos dépens... Vous ne m'écoutez pas, Mademoiſelle, vos yeux diſtraits, errants ſur la campagne, craignent & deſirent de voir le trop aimable Germancei.

CONSTANCE.

Hélas! Liſette.

LISETTE.

Que cet hélas eſt expreſſif. J'y démêle l'excès de votre amour & de votre tendre inquiétude. Raſſurez-vous, ma belle maîtreſſe, il viendra. Le Marquis de Germancei eſt un cavalier trop galant pour manquer à la parole qu'il vous a donnée.

CONSTANCE.

Non, Liſette, non, je ne veux plus le voir.

LISETTE, *à part.*

Elle ne veut pas le voir & nous reſtons toujours.

CONSTANCE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Que votre pere n'a pas le ſens commun d'écouter une vieille haine de famille, pour rayer du catalogue de ceux qui peuvent aſpirer à votre main l'unique prétendant qui ſoit digne de l'obtenir. Eſt-ce votre faute, eſt-ce celle de Germancei, ſi vos aïeux, il y a cent cinquante ans & plus, ont eu une rixe pour un miſérable droit de préſéance, ſi leurs deſcendants ont perpétué la querelle, & s'ils ont été alternativement vainqueurs ou vaincus, ſelon que la chance leur a été à tous plus ou moins favorable?

CONSTANCE.

Elevé dans les préjugés de ſa famille, mon pere a ſuccé avec le lait la haine des Germancei. Bon, indulgent pour tout le monde, il n'eſt injuſte que pour cette famille. Je ne l'ignorois pas lorſque je vis Germancei pour la premiere fois. Que j'étois loin de croire que ce fut là cet ennemi que je devois haïr, & dont le nom, te l'avourai-je, m'étoit preſqu'en horreur. Il eut l'attention cruelle de ne pas ſe nommer. Sa parente, qu'il étoit venu

viſiter au Couvent où j'étois penſionnaire, pour détruire ma prévention ridicule, me le préſenta comme un étranger de diſtinction. Il revint ſouvent, tous les jours bientôt, & je n'appris qui il étoit que lorſqu'il me fut impoſſible de partager les ſentimens de mon pere.

LISETTE.

Que j'aime cette bonne parente ! Voilà ce qui s'appelle une ame vraiment charitable ; au lieu de perpétuer les haines, elle emploie tout ſon art & la plus ſainte ferveur à les détruire. Elle proſpèrera, Mademoiſelle, elle proſpérera, & la concorde de deux familles réunies, ſera un jour ſa récompenſe.

CONSTANCE.

Je veux abſolument que le Marquis s'éloigne. Ja vais le voir aujourd'hui pour la dernière fois. Cette ſéparation me ſera douloureuſe. Elle eſt indiſpenſable. Il ſe rendra à mes craintes, aux ſoins de ma réputation ; & ſi je ne puis être à lui, je lui jurerai au moins de n'être jamais à un autre.

LISETTE.

Voilà une entrevue qui ſera bien intéreſſante & bien gaie. Non, Mademoiſelle, non ; cela ne ſera pas comme vous le dites. Si vous manquez de courage, j'en aurai pour nous deux : car enfin nous faiſons cauſe commune ; le maître vous aime, le valet m'en conte : c'eſt dans l'ordre. Si votre amant part, le mien le ſuit, adieu nos amours, & j'éprouve encore les chagrins du veuvage ſans en avoir goûté les plaiſirs précurſeurs. Je veux par un bon mariage en forme, où il ne manque pas

la plus petite cérémonie, me venger du perfide Ricco. Ah! ſi quelque bon vent pouvoit le conduire à Saint-Tropez le jour même de mes nôces; qu'il arriva au moment où, parée & brillante, je marcherois à l'Autel; je l'accablerois de mon dédain, & ſans daigner lui parler, avec un regard inſultant, je ſemblerois lui dire : conſidère, faquin, quelle eſt la femme que tu as abandonnée; ſois témoin du bonheur d'un rival & meurs de jalouſie.

CONSTANCE.

Que tu es folle, Liſette, de quoi vas-tu t'occuper, au moment même d'une ſéparation peut-être éternelle.

LISETTE.

Ils ne partiront pas.

CONSTANCE.

Ils ne partiront pas?

LISETTE.

Non, Mademoiſelle.

CONSTANCE.

Quel moyen imaginer?

LISETTE.

Le récit que vous venez de me faire de votre premiere entrevue avec le Marquis me le fournit ce moyen. Si Germancei s'eſt préſenté ſous un nom ſuppoſé, dans un Couvent où il étoit connu de vingt femmes bavardes par état, ne peut-il pas employer la même ruſe dans notre petite ville, où ſes traits ſeront nouveaux pour tout le monde. Qu'il ceſſe de ſe cacher, qu'il ſe faſſe annoncer chez Monſieur votre père. Comme il eſt Gouverneur du Château de Saint-Tropez, que l'on décore du nom de Citadelle, le Marquis lui doit ſa premiere viſite. Il chaſſera avec le couſin, parlera

avec lui habits, armes & chevaux. Il parlera avec le Baron d'Hiſtoire Grecque & Romaine, des Paladins du règne féodal, fera ſa partie d'échec, ſe laiſſera faire matt, complaiſance que n'a jamais votre couſin. Modeſte & réſervé auprès des belles, ce qui ne lui coutera rien, puiſqu'il n'aime que vous, il ſera plein d'attention & de prévenances pour les vieilles douarières qui ſont la ſociété de Monſieur votre père. Elles le prôneront, elles vanteront ſon bon goût, ſes mœurs, ſa politeſſe, ce ſera le phénix; il s'établira, s'ancrera dans l'eſprit de tous, on ne pourra plus ſe paſſer de lui, & quand dans un moment d'effuſion & de confiance que la circonſtance fera naître, il avouera ſon innocente ſupercherie, la haine alors ne pourra plus ſe faire entendre, on lui pardonnera d'être un Germancei, & la concluſion nous deviendra facile.

CONSTANCE.

Ah! plut au ciel que ce projet put s'accomplir.

LISETTE.

Notre marche eſt ſimple & naturelle. Mais il ne vient pas ce cher Marquis? quelle heure eſt-il? dix heures. Il ne doit paroître ici qu'au moment où Monſieur le Baron ira á la parade, pour voir défiler ſes braves Invalides. Votre couſin ne manque jamais de s'y trouver. A votre impatience je croyois qu'il étoit déjà midi. Mais êtes-vous bien ſûre que le Marquis ſera fidèle au rendez-vous?

CONSTANCE.

Il me le dit au moins par ſon billet, que l'auberginſte chez lequel il eſt deſcendu, & qu'il a mis dans ſes intérêts, m'a remis hier au ſoir en ca-

chette... Qu'ai-je donc fait de ce maudit billet ? tu ne l'as point, Liſette ?

LISETTE.

Ah! mon Dieu! non, Mademoiſelle, vous m'en avez parlé ſans me le faire lire.

CONSTANCE.

Je l'aurai perdu, que je ſuis malheureuſe!

LISETTE.

Tranquiliſez-vous, ſi quelqu'un a trouvé le billet, je le revendiquerai, je ſoutiendrai que c'eſt à moi qu'il s'adreſſe. Je me ſouviens de vous en avoir vu déchirer l'enveloppe.

CONSTANCE.

Hélas! Liſette, il l'a ſigné.

LISETTE.

Quelle maladreſſe!

CONSTANCE.

Il m'y nomme ſa cher Conſtance. Retournons au château, je l'aurai laiſſé tomber dans le Jardin; je l'y ai encore lu il n'y a pas une heure.

LISETTE.

Allons, Mademoiſelle, allons... J'apperçois Monſieur votre père, il a l'air animé. Le diable auroit-il fait tomber ce billet dans ſes mains, pour détruire en un moment toutes nos eſpérances.

mentaires; vous penſez détourner mon attention de ce billet.

LISETTE.

Au contraire, Monſieur, je ſuis bien aiſe que vous en pourſuiviez la lecture, pour vous prouver que vous avez pris de l'humeur mal-à-propos pour une choſe qui n'en valoit pas la peine.

LE BARON.

Nous verrons comment vous vous y prendrez pour juſtifier cet écrit audacieux.

LISETTE.

Allons, pourſuivez, Monſieur. (*à part.*) Il ſera bien fin ſi nous n'avons réplique à tout. Allons, liſez, Monſieur, liſez donc. (*à part.*) Allons, attention Liſette.

LE BARON, *liſant.*

« Ma belle & chère Conſtance, votre cruauté » me déſeſpère...

LISETTE.

Votre cruauté. Un père qui trouve un billet pareil adreſſé à ſa fille eſt trop heureux. Sa cruauté; ce mot-là dit tout. En ſentez-vous la valeur, Monſieur? Sa cruauté!

LE BARON.

Mademoiſelle, avez-vous réſolu de m'interrompre ſans ceſſe?

LISETTE.

Je me tais, mais on eſt bien aiſe de vous faire voir en paſſant que vous êtes dans votre tort.

LE BARON, *liſant.*

» Après tous les témoignages que vous m'avez » donnez d'un amour réciproque...

LISETTE, *à part.*

Ahie! ahie!

LE BARON.

» Après tous les témoignages que vous m'avez » donnés d'un amour réciproque. (*à sa fille.*) Hé bien, Mademoiselle ?

CONSTANCE.

Continuez, mon père.

LE BARON.

» D'un amour réciproque & innocent.

LISETTE.

Et innocent.

LE BARON.

» Pendant nos entretiens dans votre Couvent, » où j'ai eu le bonheur de vous voir en présence de ma tante.

LISETTE.

En présence de sa tante... Là, qu'avez-vous à dire ?

LE BARON.

» Depuis que vous savez qui je suis, il semble » que vous partagiez l'injuste haine de Monsieur » votre père ; ne me refusez pas un entretien » demain à midi, dans le même lieu où je vous » ai vu avant-hier, & d'où vous vous êtes échap- » pée à mon approche, sans me répondre. Venez » si vous ne voulez pas causer la mort au mal- » heureux Germancei ».

LISETTE.

Et voilà donc le sujet du courroux qui vous enflamme ?

LE BARON.

Recevoir un billet de l'homme que je déteste le plus ?

LISETTE.

Une femme peut-elle empêcher qu'on lui écrive !

LE BARON.

L'avoir aimé malgré ma défenſe?

CONSTANCE.

Ah! mon père quand j'ai vu Germancei pour la première fois, j'ignorois encore ſon nom.

LISETTE.

Vous le peignez ſans ceſſe comme un ennemi redoutable, un homme affreux. Il ſe trouve que Germancei eſt un cavalier plein d'eſprit, de douceur & de politeſſe. Tout autre que Mademoiſelle y auroit été priſe.

LE BARON.

L'attirer dans le lieu où je demeure, où ſa préſence ſeule eſt un outrage?

LISETTE.

L'attirer. Voilà de la calomnie; il y eſt venu de lui-même. Mais juſtifiez-vous donc Mademoiſelle.

LE BARON.

Lui donner un rendez-vous?

LISETTE.

Ah! ah! Monſieur, notez que c'eſt Germancei qui le demande, ce qui eſt fort différent.

LE BARON.

Elle l'accepte & ſa faute n'eſt pas moins grande. Que venoit-elle faire ici? n'étoit-ce point pour l'y voir, malgré ma défenſe; je dirai plus, malgré mes prières. Conſtance, n'ai-je pas eu toujours pour vous les ſentimens du plus tendre des pères? Vous ai-je génée dans vos inclinations? J'ai deſiré votre hymen avec mon neveu, mais vous l'ai-je ordonné. Dans le nombre des hommes que vôtre beauté ou votre fortune attirent, choiſiſſez celui que votre cœur aura diſtingué, dès-lors il deviendra mon gendre & mon meilleur ami.

CONSTANCE.

Ah ! mon père, ſoumiſe à vos volontés, votre fille ſe fera un devoir de ſon obéiſſance, & quelques ſoient les chagrins qu'elle éprouve, ſa bouche ne ſe permettra jamais ni plainte ni murmure.

LE BARON.

Aie la généroſité de me cacher la peine que je te fais. Je crains ta douleur bien plus que ta déſobéiſſance. La colère me fourniroit les moyens de te réſiſter, mais mon cœur eſt ſans défenſe contre tes larmes.

LISETTE.

Comment eſt il poſſible que la haine puiſſe entrer dans un cœur auſſi bon que le vôtre ? Que vous a donc fait ce malheureux Germancei ?

LE BARON.

Je ne veux jamais entendre prononcer ſon nom.

LISETTE.

Quoi ! parce qu'un Paul Germancei, en quinze cens trente ou quarante.

LE BARON.

En quinze cens trente quatre.

LISETTE.

J'allois me rappeller l'époque. Oui, Monſieur, en quinze cens trente-quatre, Paul Germancei. . .

LE BARON.

Alors de nobleſſe mineure.

LISETTE.

Et favori du Souverain, dans une cérémonie d'éclat. . . . .

LE BARON.

Dans un Tournois, en préſence de toute la Cour, oſa prendre la droite ſur Henri Baron

d'Ormeuil, dont les aïeux étoient déjà célèbres ſous la ſeconde Race.

LISETTE.

Ils ſe battirent en champ clos à outrance.

LE BARON.

Henri d'Ormeuil fut tué; ce double outrage m'eſt encore préſent.

LISETTE.

J'en conviens. Mais les d'Ormeuil ne laiſſerent pas cette mort impunie; & tout calcul fait, car je ſais auſſi bien que vous l'hiſtoire de votre famille; oui, tout calcul fait, il y a eu cinq d'Ormeuil & ſept Germencei de tués en différentes rencontres. Votre outrage eſt ſuffiſamment vengé, & vous avez tort, mille fois tort, de conſerver encore de la rancune: & à votre place, puiſque l'occaſion s'en préſente, que les Germancei font les premieres avances, j'éteindrais ma haine & je cimenterois la paix entre les deux familles par un mariage qui feroit votre bonheur & celui de votre fille, de cette Conſtance qui vous eſt ſi chère.

LE BARON.

Mademoiſelle, je n'ai pas beſoin de vos conſeils.

LISETTE.

Et moi j'ai beſoin de vous les donner & je vous prédis que vous finirez par les ſuivre.

LE BARON.

Vous allez voir qu'elle m'apprendra à mon âge comment je dois me conduire.

LISETTE.

Oui, parce que j'ai une tête froide & que je raiſonne juſte.

LE BARON.

C'eſt-à dire que je ſuis un fou, un extravagant?

LISETTE.

LISETTE.

Ecoutez donc, Monſieur.

CONSTANCE.

Liſette.

LE BARON.

Non, non, qu'elle continue, elle m'a remis dans la ſituation où j'avois beſoin d'être. Mademoiſelle, voyez votre Germancei, mais conſeillez-lui de partir au plutôt. Si j'avois le malheur de le rencontrer, je ne répondrois pas de mes premiers mouvemens; je ne pourrois oublier qu'il eſt le deſcendant de ce Paul Germancei qui eut la *témérité* de manquer à l'un de mes aïeux; & je vengerois dans ſon ſang, l'antique injure faite à ma famille, ou je mourrois de ſa main.

SCENE III.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

AH! Liſette, qu'as-tu fait, pourquoi l'irriter encore?

LISETTE.

Ah! Mademoiſelle, je connois mieux que vous Monſieur votre père; c'eſt le meilleur homme du monde, iraſcible par accès, mais cela ne dure pas. Il a beſoin de ſe mettre en colère une fois par jour, & ſon premier feu jetté, on le mène comme un enfant, & nous avons beſoin de le trouver do cile

SCENE IV.

LE MARQUIS DE GERMANCEI, CONSTANCE, LISETTE, FRONTIN.

GERMANCEI.

BELLE Conſtance, Monſieur votre père s'éloigne & je ſaiſis ce moment pour obtenir de vous un entretien qui va décider du reſte de ma vie.

CONSTANCE.

Germancei, je vous aime, je viens de l'avouer à mon père, qui a ſurpris le billet que vous m'aviez écrit. Si je vous ſuis chère, partez à l'inſtant, & détournez les malheurs que je crains.

GERMANCEI.

Qu'exigez-vous de moi? Quand un aveu flatteur m'alloit rendre le plus heureux des hommes, vous me condamnez à un exil éternel.

CONSTANCE.

J'ai promis à mon père de renoncer à vous pour jamais.

GERMANCEI.

Et vous dites que vous m'aimez, cruelle?

LISETTE.

Allez-vous vous exhaler en reproches. Elle a fait ſon devoir & nous faiſons le nôtre.

GERMANCEI.

Elle a fait ſon devoir!

LISETTE.

Sans doute elle a promis, elle devoit promettre de renoncer à vous. Je vous dirai plus, c'eſt qu'elle penſe à ce qu'elle a dit : n'eſpérez rien de Mademoiſelle. En fille obéiſſante & ſoumiſe, elle immole ſon amour à la nature ; mais je ſuis là moi, Monſieur le Marquis, je n'ai rien promis à Monſieur le Baron, il n'eſt pas mon pere, & ſi Monſieur Frontin, qui n'eſt pas un ſot, & qui a du diſcernement & du goût, puiſqu'il m'adreſſe ſon hommage, veut bien ſe donner la peine de nous ſeconder, nous conduirons l'intrigue au plus heureux dénoûment, euſſions-nous à dérouter tous les couſins & les peres du monde.

FRONTIN.

Mademoiſelle Liſette, diſpoſez de mon génie & de mon courage.

LISETTE.

Pour ce dernier on t'en tient quitte, & c'eſt je crois te mettre à ton aiſe.

FRONTIN.

Que dites-vous, Mademoiſelle, me mettre à mon aiſe. Ah! ah! vous ne m'avez pas vu dans l'occaſion. Ventrebleu! je ſers un Officier, & je manquerois de cœur! Vous me prenez, je crois, pour un valet de robe ou de finance.

LISETTE.

Bravo, conſerve cette fermeté & cette conſtance, elle pourra t'être utile, ſi le Baron a quelques coups de bâton à diſtribuer, car tu ſens bien que dans l'ordre des choſes, c'eſt ſur ton dos qu'ils doivent naturellement tomber.

FRONTIN.

Et je les ſouffrirois!

LISETTE.

Oui, mon bon ami, mais mon amour t'en dédommagera.

FRONTIN.

Eſt-ce là toute la part que je dois avoir dans cette intrigue?

LISETTE.

Je te reſerve à de plus hautes deſtinées.

FRONTIN.

Allons, intriguons, je tâcherai d'eſquiver la gratification que tu préſumes que Monſieur le Baron me garde. Quels ſont tes moyens?

LISETTE.

Je n'en ſais rien encore.

CONSTANCE.

Il faut nous ſéparer, Marquis, & pour toujours. Je ne me prêterai jamais à tromper le meilleur des pères & je ne me permettrai aucune action dont il pourrait me faire le plus léger reproche.

LISETTE.

Eh! Mademoiſelle, laiſſez-nous agir & ne vous mêlez de rien; vous ſuivrez le cours des évènements que notre adreſſe ou le hazard pourront amener. D'abord, Monſieur, le Marquis retirez-vous, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble; l'eſſentiel eſt que votre figure reſte inconnue à tous les gens de la maiſon, ſans quoi tout ſerait perdu. Je veux vous introduire chez le Baron ſous un nom quelconque; il ne vous hait que ſur parole. Une fois auprès de lui laiſſez-moi faire, allez le reſte ira tout ſeul.

CONSTANCE.

J'apperçois je crois mon couſin qui vient de ce côté. Sauvons-nous.

LISETTE.

C'eſt lui, il deſcend de cheval, il prend cette route. C'eſt notre mauvais Génie qui l'amene. Fuyons par ce ſentier, évitons ſa rencontre : retournez à votre auberge, vous aurez de nos nouvelles.

GERMANCEI, *voulant lui baiſer la main.*

Ah ! ma chere Conſtance.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Eh ! le moment eſt bien choiſi. Eh bien, oui, mettez-vous à ſes pieds, pour faire ſituation. Allons, Mademoiſelle, allons, évitons le maudit couſin. Ah ! que les importuns ſont donc de ſottes gens !

SCENE V.

GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, voici une aventure dont les commencements étaient fort agréables, mais dont le nœud s'embrouille & ne nous promet pas une fin ſatisfaiſante.

GERMANCEI.

Il double le pas, il marche droit à nous.

FRONTIN.

Prenons vite par ici.

GERMANCEI.

Il croirait que je le crains.

FRONTIN.

Le pere aura jaſé, & ſi le couſin ſoupçonne que

vous êtes le Marquis de Germancei, l'intérêt de votre amour exige que vous ne lui laiſſiez pas prendre connaiſſance de votre figure.

GERMANCEI.

L'intérêt de mon honneur exige que je l'attende, quelques puiſſent en être les ſuites.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, GERMANCEI, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Vous étiez avec ma couſine?

GERMANCEI.

Votre couſine?

LE CHEVALIER.

Je l'ai reconnue, ne cherchez pas à le nier.

GERMANCEI.

Monſieur, que ſignifie ce ton de menace?

LE CHEVALIER.

Vous êtes le Marquis de Germancei?

GERMANCEI.

Puiſque vous le ſavez.....

LE CHEVALIER.

Je ſuis le Chevalier d'Ormeuil.

GERMANCEI.

Je vous entends, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur, vous ne m'entendez pas; ce n'eſt point le deſir de venger une ancienne querelle de famille qui m'amène; j'aime ma cou-

ſine. Vous l'aimez, dit-on, & vous ne l'obtiendrez qu'après m'avoir ôté la vie.

GERMANCEI.

Je ſuis fâché qu'une rivalité que j'étais loin de prévoir, réveille en vous les ſentiments d'une haine que je croyais éteinte.

LE CHEVALIER.

Il ne tiendra qu'à vous qu'elle le ſoit à jamais. Promettez-moi de renoncer à vos prétentions ſur ma couſine.

GERMANCEI.

Il m'eſt impoſſible de faire une ſemblable promeſſe.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ſans épée, Monſieur, mon cheval & celui de mon domeſtique ſont à vingt pas d'ici. Il y a, à l'arçon de chaque ſelle, des piſtolets également chargés.

GERMANCEI.

Vous levez toutes les difficultés.

LE CHEVALIER.

Hé bien! Monſieur?

GERMANCEI.

Hé bien, Monſieur, puiſque cela vous amuſe, marchez, je vous ſuis.

SCENE VII.

FRONTIN, *ſeul.*

QUEL ſang froid! Quelle tranquilité! Il va ſe battre au piſtolet & il s'avance ſur le champ de-

bataille, du même air dont il irait à une partie de plaiſir. Je ne ſuis pas poltron, à ce que je crois, mais ſi un inſolent m'avait fait une propoſition comme celle que vient de recevoir mon maître, je me ſerais mis dans une colère épouvantable. Je lui aurais parlé des groſſes dents, cela vous anime, vous émouſtille & vous met dans la ſituation où l'on a beſoin d'être pour en venir à ces extrémités. Ah! ces gens comme il faut, ont une façon d'enviſager les choſes!... Ils ſe coupent la gorge, ſe brûlent la cervelle, cela avec cérémonie, décence, & politeſſe. Nous voilà beaux garçons! S'il tue le couſin, il n'épouſera pas la couſine, il faudra déloger. Si on le tue, il épouſera encore moins la jeune perſonne, & moi chétif, de quelque façon que l'aventure ſe termine, je perds mon Maître, ou ma Liſette ſi chérie. Eh! mon Dieu! les voila à cheval, ils prennent du champ. Ils courent l'un ſur l'autre, (*un coup de piſtolet*) c'eſt le Chevalier qui a tiré, je crois, ſon cheval ſe cabre, ſe renverſe, il tombe; mon Maître met pied à terre. Les chevaux galoppent dans la plaine. Le valet du Chevalier ſaute ſur un & s'en fuit vers la ville à toute bride. Que faire? courir vers mon Maître & l'entraîner bien vîte loin d'ici.

SCENE VIII.

RICCO, FRONTIN.

RICCO, *appercevant Frontin qui s'éloigne.*

EH! l'ami, l'ami.

FRONTIN.

Je n'ai pas d'ami.... Ah oui, j'ai bien le tems de t'écouter.

SCENE IX.

RICCO, *ſeul.*

COMME tout le monde me rudoye, il ſemble que tous ces gens-là devinent que je n'ai pas un ſou dans ma poche. Ah! pauvre Ricco, te voila jolimens dans tes affaires. Je tombe de laſſitude, de ſommeil & d'appétit. Aſſeyons-nous au pied d'un arbre. Ahie! ahie! dix lieues à pied d'une traite & en botte; y a dequoi être harraſſé. Que devenir? Mon coſtume n'eſt pas impoſant. J'ai l'air d'un chétif courrier dévaliſé, ou d'un poſtillon qu'on a mis à la porte. J'ai l'air de mon état... Le ſommeil me gagne..; je puis dormir ici. L'hôte ne me demandera rien à mon réveil; mais perſonne n'apprêtera mon dîner..... Ah! pauvre Ricco, tu as bien fait des ſottiſes. Mais de toutes les pénitences, la plus dure eſt celle de n'avoir rien à mettre ſous la dent. Je cours depuis dix ans après la fortune, & la fugitive femelle échappe toujours à mes pourſuites. Une vieille gouvernante, ſorcière à ce qu'elle croit, me trouve une phyſionomie heureuſe, me tire les cartes, fait des petits paquets, des petits paquets..... Et de paquets en paquets, elle me prédit qu'avant peu, la chute d'un Grand fera mon élévation; que je jouerai un rôle important. La

moitié de la prédiction s'accomplit. Poſtillon d'un Seigneur, je le verſe dans un foſſé, je commence à me réjouir. Mon Maître qui étoit d'un naturel contrariant & qui ne croyoit pas à l'Aſtrologie, me retient mes gages, me met ſur le dos une mauvaiſe veſte de palfrenier, me chaſſe poliment de chez-lui à grands coups d'étrivières, & me voilà..... Qui me donnera des nouvelles de cette Liſette à l'œil émerilloné, que je quittai jadis d'une façon ſi leſte; aurait-elle retrouvé les nobles ayeux dont elle ſe prétendait iſſue. Serait-elle une grande Dame à préſent? tant pis, elle ne me regarderoit plus; c'eſt ſon mauvais génie qui me pourſuit & me promène de guignon en guignon. Ah! ſi elle pouvoit être encore fille... Oui... je l'attendrirais par mes pleurs. Oh non, elle n'eſt plus fille... Elle paroiſſoit preſſée, & puis... Je crois que je m'endors & je ferai fort bien de me ſouhaiter le bon ſoir.

SCENE X.

RICCO, endormi, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous ne pourrons reſter plus long-tems ici.

GERMANCEI.

C'eſt un malheur inconcevable. Il tire ſur moi, me manque; ſon cheval, qui n'était pas fait au feu, ſe cabre & le renverſe ſous lui.

FRONTIN.

Il ne reſpirait plus ; s'il en meurt, vous n'en ſerez pas moins pourſuivi comme l'auteur de ſa mort. Comment vous échapper, on va courir après vous, votre uniforme vous fera remarquer. Si nous changions d'habit... je me ferais reconnaître. Diable! & je pourrois payer pour vous ; ah! Monſieur l'excellente idée, ce marouffle qui repoſe vous offre de quoi vous déguiſer. Troquez avec lui, (*il prend l'habit de Ricco*) le maraud ne perdra pas au change.... Sauvez-vous, je reſte aux environs, j'ai un projet unique.

GERMANCEI.

Je ne voudrais pas que ce malheureux devint la victime de cet évènement.

FRONTIN.

Que peut il en reſulter de mauvais pour lui? Une volée de coup de bâton tout au plus, c'eſt une bagatelle pour gens de cet acabit. Allez, allez, vîte dans ce cabaret borgne où nous avons paſſé hier notre ſoirée ; je vous inſtruirai de ce qui ſe paſſera, & nous aviſerons au moyen de réparer cette cruelle cataſtrophe.

GERMANCEI.

Mais....

FRONTIN.

Mais, mais, votre habit & partez.

GERMANCEI.

Allons.

FRONTIN.

Et le chapeau, l'épée, tout dépend de la diligence. Fuyez avant que l'on ſonge à vous pourſuivre.

SCENE XI.

RICCO, endormi, FRONTIN.

FRONTIN, *jettant l'habit de Germancei ſur Ricco.*

TIENS, faquin, je te fais de mon autorité privée, Marquis & Colonel. (*Il lui jette l'habit de ſon maître.*)

SCENE XII.

RICCO, *ſeul.*

OUF. Qui eſt-ce qui s'aviſe d'entrer dans ma chambre à coucher, & de m'éveiller ? .. Je ne loge plus dans cette auberge, je vous en avertis. Ces inſolents ; m'interrompre au milieu du plus beau ſonge. J'étais à dîner auprès de ma Liſette. Eh mais, eſt-ce que je rêve tout éveillé. Allons, pourſuivons ma route. (*touchant l'habit*) Oh mon dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? Un habit de Militaire !.. Deux épaulettes !.. C'eſt l'habit d'un Coronel !.. Et ma veſte où eſt-elle donc ? Mon chapeau de Jockei, on m'a tout pris. Que diable veut dire ceci ? Eſt-ce un tour ? Eſt-ce que la fortune me viendrait en dormant ? La prédiction de la vieille Gouvernante commencerait-elle à s'accomplir ? Cela ſe pourrait bien, les petits paquets, les petits paquets.... Eh bien, il y a mille gens dans le

monde qui ont le malheur de rire de ça.... Courage, Ricco; te voilà dans le bon chemin. Endoſſons d'abord cet habit. Il me va à merveille. Un peu étroit, ça donne un air leſte. Le chapeau ſur l'oreille. Cette épée. Ah! morbleu je me ſens un autre homme. Suis-je Comte ou Marquis? Quel eſt mon nom? En conſcience, je ne puis m'appeller Ricco. Ce nom là n'eſt pas noble. Il ne me manque plus qu'une maiſon montée, des gens à mes ordres. Moi qui ai ſervi, je ſaurai tenir mon rang comme un autre; me faire obéir... Je prendrois le ton de ces Grands Seigneurs quand ils parlent à leurs valet..... hola, hola, hé, laquais, laquais. Pas ſeulement un valet à mes ordres.....

SCENE XIII.

RICCO, FRONTIN.

FRONTIN.

QUE ſouhaite Monſieur le Marquis?

RICCO, *étonné.*

Ah mon Dieu!....

FRONTIN.

Me voilà prêt à vous obéir.

RICCO, *regardant autour de lui.*

D'où diable ſort-il? Qu'avez-vous dit, mon ami?

FRONTIN.

Je demande ce que ſouhaite Monſieur le Marquis.

RICCO.

Ah ! ah ! je ſuis Marquis. — Suis-je Marquis tout court ?

FRONTIN.

Monſieur le Marquis de Germancei.

RICCO.

Marquis de Germancei. Ce nom là eſt beau.

FRONTIN.

Il vous appartient depuis plus de cinq cents ans.

RICCO.

Ah ! peut-on dire une pareille bêtiſe ? A peine en ai-je trente.

FRONTIN.

Ce ſont vos ayeux qui l'ont illuſtré pendant une douzaine de générations.

RICCO.

Je ne ſais, il m'a pris tout-à-coup un eſpèce d'éblouiſſement, qui me fait oublier les choſes qui devraient m'être le plus préſentes.

FRONTIN.

C'eſt le combat d'où vous ſortez qui en eſt la cauſe.

RICCO.

Mon combat ?

FRONTIN.

Au piſtolet.

RICCO.

Tu as raiſon, mon ami. C'eſt l'effet de la poudre. Çà porte à la tête. Oh ! je me le rappelle.

FRONTIN.

Ce faquin donne dedans à plein collier. Il eſt d'un bon genre.

RICCO.

Et mon ennemi ?

FRONTIN.

Il n'eſt plus de ce monde, à ce que je crois.

RICCO.

Es-tu bien ſûr qu'il ſoit mort ?..

FRONTIN.

Oh ! s'il l'eſt, j'en réponds.

RICCO.

Tant mieux, c'eſt que je n'aime pas à faire les choſes en deux fois. Et ce maraud ſe nommait de ſon vivant ?..

FRONTIN.

Le Chevalier d'Ormeuil. Il voulait vous empêcher d'épouſer ſa couſine, fille du Baron d'Ormeuil.

RICCO.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Elle eſt folle de vous.

RICCO.

Elle eſt riche ?

FRONTIN.

A million.

RICCO.

Ah ! mon ami. Je l'adore, j'en perds la tête. Il faut épouſer tout de ſuite.

FRONTIN.

Le pere s'y oppoſe.

RICCO.

Pourquoi diable a-t-elle un père ?

FRONTIN.

Il entendra raiſon.

RICCO.

Il fera bien ; il fait comme j'ai arrangé ſon

neveu. Qu'il ne me faſſe pas prendre d'humeur. Pourquoi m'en veut-il cet homme là?

FRONTIN.

La vieille haine qui exiſte entre vos deux familles. Les Germancei ont preſque toujours eu l'avantage ſur les d'Ormeuil. Sept Gentilshommes de cette maiſon ont déjà tombé ſous les coups de vos prédéceſſeurs.

RICCO.

Si le malin vieillard s'obſtine, il ſera le huitième.

FRONTIN.

Prenez des ſentiments plus humains.

RICCO.

Allons, je lui fais grace, mais qu'il ſigne, qu'il paraffe, je ſuis preſſé. Apropos, comment te nommes-tu ?

FRONTIN.

Monſieur de Frontin pour vous ſervir, — vous l'oubliez.

RICCO.

C'eſt la poudre... Je te l'ai dit cent fois, Frontin, ce nom-là ne me plaît pas. J'ai eu autrefois à mon ſervice un excellent ſujet, un ſuperbe jeune homme qui ſe nommait Ricco. Tu prendras ſon nom.

FRONTIN.

Ricco, non Monſieur. J'en ai entendu parler; c'était un mauvais garnement.

RICCO.

Eh ! mais.

FRONTIN.

Pareſſeux.

RICCO, *à part.*

C'eſt vrai.

FRONTIN.

FRONTIN.

Gourmand.

RICCO, *à part.*

Pas mal.

FRONTIN.

Ivrogne.

RICCO, *à part.*

Il me connaît.

FRONTIN.

Et qui ſans doute eſt mort dans quelque coin de débauche & de libertinage.

RICCO.

Oh ! pas encor.

FRONTIN.

Et plut au Ciel qu'il ne le fut point?

RICCO.

Pourquoi, Monſieur ?

FRONTIN.

Je me donnerais le plaiſir de l'aſſommer.

RICCO.

Laiſſons-là ce Ricco.

FRONTIN.

Ce nom là me donne la fievre.

RICCO.

Comme je le roſſerais ſi j'étais le plus fort. Je me déferai de ce drôle.

FRONTIN, *à part.*

J'apperçois des gardes. Ils cherchent mon Maître. ſoutenons la gageure, faiſons leur prendre le change.

RICCO.

Voilà des gens qui ont bien mauvaiſe mine.

FRONTIN.

C'eſt une députation que vous fait le Baron d'Ormeuil, pour vous engager à lui rendre viſite.

SCENE XIV.

RICCO, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

LE SERGENT.

C'EST lui; uniforme de Dragons. Colonel. Laquais en habit vert.

RICCO.

Que veulent ces Meſſieurs ?

LE SERGENT.

Nous cherchons le Marquis de Germancei.

FRONTIN.

Le voici.

RICCO.

Oui, Meſſieurs, c'eſt moi-même, de quoi s'agit-il ?

LE SERGENT.

J'ai ordre de vous arrêter.

RICCO.

Mon ami, parlez plus poliment.

LE SERGENT.

Monſieur, tels ſont les ordres de mon Commandant.

RICCO.

Et pourquoi m'arrêter ?

LE SERGENT.

Pour vous conduire à la Citadelle.

RICCO.

Oui : c'eſt pour cela que vous venez. Retournez-vous en, s'il vous plaît & dites à votre mala-

pris de Commandant, que ce n'eſt pas ainſi qu'on s'y prend avec un homme de ma ſorte.

LE SERGENT.

Monſieur le Marquis, remettez-moi votre épée.

RICCO.

Mon épée!... Oh ben oui... demain.

LE SERGENT, *avec humeur.*

Monſieur, remettez-moi votre épée, je vous en prie.

RICCO.

Avec de la politeſſe on a tout ce qu'on veut de moi... Tenez, la voila... J'en marcherai plus à mon aiſe.

LE SERGENT.

Suivez-nous de bonne grace. Je ſerais au déſeſpoir d'être obligé d'uſer envers vous de violence.

RICCO.

C'eſt donc pour tout de bon?

LE SERGENT.

Sans doute.

RICCO, *au Sergent.*

Ecoutez, en ce cas là, Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous dire en confidence que je ne ſuis point le Marquis de Germancei.

LE SERGENT, *à Frontin.*

Monſieur n'eſt pas le Marquis de Germancei.

RICCO.

Non, diable m'emporte. C'eſt ce coquin là qui s'eſt mis dans la tête de me le perſuader.

FRONTIN.

Ah! mon pauvre maître devient fou. Monſieur, ayez pitié de ſon état, ne lui faites point de mal.

RICCO.

Ah! traître, ah! ſcélérat. Monſieur, laiſſez-moi en aſſommant ce drole. C 2

FRONTIN, *se jettant aux genoux du Sergent.*

Ah! Monsieur le Sergent, prenez pitié de lui. .. Mon cher maître, revenez à vous.

RICCO.

Comment, coquin, tu soutiendrais... Va-t-en, misérable, va-t-en.

FRONTIN.

Je ne vous quitte pas.

LE SERGENT.

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons nous arrêter plus long-tems.

RICCO.

Ils ont le diable au corps.

LE SERGENT.

Allons, Monsieur, allons.

RICCO.

Allons donc, puisqu'il faut en passer par-là. Ah! pauvre Ricco, si c'est là toute la fortune qui t'est prédite, il ne valait pas la peine de changer d'état.

FRONTIN.

Mon cher maître, ne vous désolez pas, votre honneur ne court aucun risque, & le pis de l'aventure serait d'avoir la tête coupée; çà ne peut pas aller plus loin.

RICCO.

Çà ne peut pas aller plus loin & où veux-tu donc que çà aille, infâme coquin.... La tête coupée? bon Dieu!... Je voudrais bien t'y voir, que dirais-tu si la tienne étoit là?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene eſt chez le Baron.

SCENE PREMIÈRE.

CONSTANCE, *ſeule.*

LISETTE ne vient point. Je ſuis dans la plus mortelle inquiétude. Que s'eſt-il donc paſſé ? J'interroge les domeſtiques & tous évitent ma préſence, ou craignent de me répondre. Ah ! malheureuſe, ſerais-je la cauſe involontaire de quelqu'évènement funeſte. Comment ſoutenir les juſtes reproches dont mon pere aura raiſon de m'accabler. Et c'eſt moi, moi qui lui ſuis ſi chere, moi pour qui il donnerait ſa vie, qui vais remplir la ſienne d'amertume. Ah ! pour réparer mes torts envers ce bon & tendre pere, il n'eſt point de ſacrifice que mon cœur ne lui faſſe. Qu'il exige, qu'il ordonne, & ſa conſtance, obéiſſante & ſoumiſe, ſe fera un plaiſir & un devoir de voler au-devant de ſes ordres.

SCENE II.

CONSTANCE. LISETTE.

CONSTANCE.

EH bien! Liſette ?

LISETTE.

Hé bien ! Mademoiſelle. Ils ſe ſont battus. On a rapporté votre couſin au château.

CONSTANCE.

Il eſt mort !

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence juſqu'ici. J'étais à la porte de ſon appartement & je l'ai entendu parler d'une voix très-forte. J'allais entrer pour m'informer des détails de cette affaire, lorſque Monſieur votre père eſt accouru, m'a dit de me retirer, que je n'avais que faire-là; & quelque bonne envie que j'euſſe d'être inſtruite, je n'ai pas cru que ce fut l'inſtant de montrer de la réſiſtance à Monſieur le Baron.

CONSTANCE.

Cette aventure eſt affreuſe.

LISETTE.

Affreuſe, ce n'eſt pas le mot : contrariante, oui. Le Marquis eſt connu de votre couſin, il n'y a plus moyen de l'introduire dans la maiſon ſous un nom ſuppoſé. Ah ! ſi Monſieur le Chevalier à qui je ne veux pas le moindre mal, Dieu m'en ſt témoin, pouvoit au moins garder la chambre

une huitaine, on profiterait de cet intervale pour préſenter le Marquis au Baron.

CONSTANCE.

Non, non, il n'y faut plus penſer, je renonce à Germancei pour toujours.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

CONSTANCE.

Je ne l'aime plus! Ah! Liſette, il m'eſt plus cher que jamais.

LISETTE.

Et vous y renoncez?

CONSTANCE.

Il le faut.

LISETTE.

Il ne le faut pas.

CONSTANCE.

Et tu veux que je faſſe le malheur de mon pere en conſentant à revoir ſon ennemi.

LISETTE.

Ah! ſi j'ai à combattre votre pere, votre couſin, & vous-même, c'eſt trop de beſogne en vérité. Où eſt le Marquis? C'eſt ce qu'il faut ſavoir. Il eſt capable comme vous de ſe décourager; mais mon Frontin eſt là; mon Frontin a de l'invention, il fait mon projet & le ſecondera. Il n'eſt pas homme à quitter la partie. C'eſt pourtant notre amour qui fait aller le vôtre; les grands effets ſont preſque toujours produits par de petites cauſes.

SCENE III.

CONSTANCE, LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Hé bien! Mademoiſelle, voilà de belles affaires que vous nous attirez.

CONSTANCE.

Mon Couſin ſeroit-il en danger?

LE BARON.

Il n'eſt pas bleſſé ſeulement.

LISETTE.

Il n'eſt pas bleſſé. J'ai cru que vous alliez nous apprendre qu'il étoit mort.

LE BARON.

Il a fait une chûte; il a reſté étourdi du coup.

LISETTE.

Et ce poltron, cet imbécille de Picard qui arrive au galop, tout effaré dans les cours du Château, en criant comme un fou, on a tué Monſieur le le Chevalier, on l'a tué. Ah! il me payera la frayeur qu'il nous a cauſée.

LE BARON.

En avons-nous moins à trembler pour les jours du Chevalier.

CONSTANCE.

Vous m'effrayez, mon père.

LE BARON.

Cette affaire eſt entamée, elle a fait du bruit, il faut qu'elle ſe termine.

LISETTE.

Il y a des moyens de conciliation.

LE BARON.

Avec un Germancei... Oh, non.

LISETTE.

Vous aimeriez mieux perdre votre neveu.

LE BARON.

Perdre mon neveu, lui... cette idée me trouble; lui que j'aime, lui qui eſt le ſeul héritier mâle de notre Maiſon... Le perdre, ah! j'ai éprouvé un chagrin trop violent lorſqu'on m'eſt venu annoncer la fauſſe nouvelle de ſa mort, pour que je ſouffre qu'il s'expoſe encore.

LISETTE.

Vous commencez à ſentir l'inconſéquence de vos principes, l'abſurdité de ces haines de famille; pour vous faire abjurer toutes vos erreurs, je ſouhaite que quelques jours vous connoiſſiez le Marquis de Germancei, vous n'aurez point la force de le haïr en face.

LE BARON.

Oui, je le verrai.

LISETTE.

Tant mieux.

LE BARON.

Je vais le voir. Envain il ſe fut échappé, je l'aurais pourſuivi partout après la hardieſſe qu'il à eu de venir nous braver en ces lieux.

LISETTE.

Voila comme de la part d'un ennemi on prend tout du mauvais côté. Venait-il ici pour attenter aux jours des vôtres, pour éteindre votre famille, ah! bien au contraire.

LE BARON.

Quelques ſoient ſes motifs, ils me ſont également injurieux. Oh, j'ai mon projet. Germancei eſt en ma puiſſance, ſans doute, en ce moment.

CONSTANCE.

En votre puiſſance !

LE BARON.

Dans ma colère, dans le premier moment où l'on m'a annoncé la fauſſe nouvelle de la mort du Chevalier, j'ai fait courir après Germancei.

LISETTE.

Il eſt arrêté !

LE BARON.

L'on m'a dépêché un homme pour me l'apprendre.

LISETTE.

Allons, le diable s'en mêle, nous ne pourrons éviter la reconnoiſſance.

CONSTANCE.

Et quel eſt votre deſſein, mon pere ?

LE BARON.

Cela ne vous regarde pas, Mademoiſelle.

SCENE IV.

LE BARON, CONSTANCE, RICCO, LISETTE, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

RICCO, *aux Soldats qui l'accompagnent.*

SERA-T-ON bien-tôt las de me promener d'appartements en appartements. Où eſt il donc ce Com-

mandant qui me force à lui rendre visite ? Vous allez voir si vous ne vous êtes pas trompés.

FRONTIN, *bas à Lisette & à Constance.*

Soutenez l'un & l'autre que c'est le Marquis mon maître.

LISETTE.

Ah ! ah ! vous entendez, Mademoiselle.

RICCO.

Hé bien ! Monsieur, vous me regardez-là d'un air tout ébahi. Me reconnoissez-vous ?

LE BARON.

Vous vous êtes assez fait connaître par la hardiesse de votre démarche. Il n'y a qu'un Germancei qui puisse se porter à cet excès d'insolence. Venir me braver dans un séjour où vous ne deviez jamais paraître !

RICCO.

Il radotte aussi celui-la. Qui vous a dit que je m'appeliais Germancei ?

LISETTE.

Que vois-je ? C'est lui.

LE BARON.

Qui me l'a dit ? Croyez-vous échapper à ma vengeance par une ruse aussi grossière, en osant désavouer qui vous êtes.

FRONTIN.

Ah ! mon cher maître, pourquoi recourir à ces détours. Vous vous êtes comporté en brave militaire, & Monsieur le Baron est trop honnête-homme pour vous en vouloir long-tems d'une action où vous n'avez eu aucun tort.

RICCO.

Le misérable a juré de me faire donner au

diable. Tu oſeras ſoutenir, coquin, que je ſuis le Marquis de Germancei.

FRONTIN *au Baron.*

Le chagrin d'avoir tué votre neveu lui a bouleverſé la cervelle. Il eſt ſi ſenſible; ſi tendre; depuis ce moment fatal je n'en ai pas pu tirer deux paroles de ſuite qui n'aient prouvé le dérangement de ſa pauvre tête.

RICCO.

Ah! je ſuis fou, ils me le feront devenir tout de bon.

LISETTE.

Remettez-vous, Monſieur le Marquis, Monſieur le Chevalier n'eſt pas mort.

RICCO.

Ah! Liſette, ah! Mademoiſelle, c'eſt toi que je retrouve. (*à Frontin*) Mon ami, c'eſt Liſette!.... Ah! mon amie, viens à mon ſecours & tires-moi du labyrinthe où je ſuis....

LISETTE.

Il me reconnaît, il va reprendre ſes ſens.

LE BARON.

Comment, c'eſt là le Marquis de Germancei?

RICCO, *à part.*

Serait-ce là ſon pere?

LISETTE.

Vous ne courez aucun riſque.

FRONTIN.

Pas le moindre, on ne veut vous faire ici que toutes ſortes d'honnêtetés.

RICCO.

Vrai?

LISETTE.

Monſieur le Baron eſt un ennemi, mais un ennemi généreux, il n'eſt pas capable d'abuſer de

la ſituation où vous êtes. (*au Baron.*) Parlez-lui avec douceur.

RICCO *à part.*

C'eſt là le papa !

LE BARON.

Vous avez aimé ma fille, Monſieur ?

RICCO, *à part.*

Oh ! c'eſt lui : (*haut*) c'eſt vrai, mais je ne ſavais pas qu'elle était votre fille, ou le diable m'emporte. J'ai eu tort dans ma conduite avec elle, je m'en repens. Votre phyſionomie annonce une bonne perſonne, oubliez le paſſé & devenons amis.

FRONTIN.

Il n'a pas de fiel.

LE BARON.

Vous êtes chez moi, Monſieur, & je ſais reſpecter les droits de l'hoſpitalité.

RICCO.

Fait-on bonne chêre ici ?

LISETTE.

Sans doute.

RICCO.

En ce cas là j'y reſte & je ſuis le Marquis de Germancei.

FRONTIN.

Je ſavais bien qu'il en conviendrait à la fin.

RICCO.

Puiſque le voulez tous & que j'y trouve mon compte.

LE BARON.

Cet homme eſt un original.

FRONTIN.

Hé bien, Monſieur le Marquis, m'en voulez-vous encore ?

RICCO.

Non, mon ami, je ne sais où diable j'avais l'esprit & je t'en demande excuse. (*Il embrasse Frontin.*)

LE BARON.

Quoi, ma fille, c'est là l'homme que tu as aimé ?

LISETTE.

Oui Monsieur.

LE BARON.

Je te croyais un goût plus délicat.

RICCO.

Mon beau-pere futur, savez-vous que vous n'êtes pas trop honnête au moins.

CONSTANCE.

Plut au Ciel que Germancei put paraître à vos yeux en cet instant tel qui s'est toujours montré aux yeux de tout le monde. Vous ne blâmeriez plus alors votre fille.

RICCO.

Mademoiselle est connaisseuse.

LE BARON.

S'il continue sur ce ton là, je ne le crois pas dangereux pour ton repos.

RICCO.

Ce sont nos affaires, pourvu que je sois de son goût. Dequoi diable allez vous mêler. Mais laissons tout cela, nous aurons le tems d'en parler après dîner. Je meurs de faim. Vingt lieues d'une traite à pied, çà vous aiguise l'appétit ; mange-t-on chez vous, ou n'y mange-t-on pas ?

LE BARON.

Je vais donner ordre que l'on fasse servir.

RICCO.

Voila des procédés pour le coup ; à vos singu-

larités près vous me paraiſſez un bon homme.

LE BARON.

Viens Conſtance,.. tu n'épouſeras point cet homme là.

CONSTANCE.

Ah ! mon pere ce n'eſt plus là le Germancei que j'aime.

RICCO.

A ça beau-pere, ſongez au moins que les Marquis de ma façon ont bon appetit, ſont gourmets & donnez vos ordres en conſéquence.

SCENE V.

LISETTE, RICCO, FRONTIN.

LISETTE, *à part.*

JOUONS ici notre role & vengeons notre offenſe perſonnelle.

RICCO, *à part.*

Je ſuis content de ce vieillard, il ſait vivre. Il voit que j'ai beſoin d'avoir un éclaiciſſement préliminaire avec ſa fille & il a l'honnêteté de ne point l'emmener avec lui.

LISETTE, *à Frontin.*

Il a envie de parler, laiſſons lui entamer l'entretien.

FRONTIN.

Mon maître, comme je te l'ai dit eſt inſtruit de tout, & s'il peut prendre ſur lui de ſéconder nos projets, tout ira le mieux du monde.

RICCO.

Que dites vous à mon valet, la belle ?

LISETTE.

Nous parlions de vous, Monſieur.

FRONTIN.

Je lui faiſais votre éloge, pour la diſpoſer à vous être favorable.

RICCO.

Je n'ai pas beſoin d'un interprète de votre façon. Je parle bien tout ſeul. Vous avez tantôt tenu ſur mon compte de certains propos que j'ai encore ſur le cœur. Vous m'obligeriez infiniment ſi vous vous en alliez.

LISETTE.

Je ne veux pas qu'il ſorte. C'eſt un garçon que j'eſtime & pour qui je n'ai point de ſecret. C'eſt lui qui me procure en ce moment le plaiſir de vous voir, & vous ſeriez un ingrat ſi vous ne ſentiez point toutes les obligations que vous lui devez.

RICCO.

Il eſt vrai que c'eſt lui qui a tout fait. Je ne comprends rien encore à tout cela. Je laiſſe aller les choſes. A tout prendre je ne peux rien y perdre. Mais vous me donnerez un jour le mot de l'énigme.

LISETTE.

Il n'y a point d'énigme à tout cela.

RICCO.

Il n'y en a point ? il faut que je rêve tout éveillé.

FRONTIN.

Oh non, vous ne rêvez point. Quel ſingulier homme vous êtes !

RICCO.

Ah ! ah ! me reconnais-tu bien, ma chere Liſette ?

LISETTE.

Eſt-ce que vous avez de ces figures qu'on oublie ?

RICCO.

M'aime-tu toujours ?

LISETTE.

Je vous honore & vous reſpecte Monſieur le Marquis.

RICCO.

Tu continues de plaiſanter.... Tu ſais bien que je ne ſuis point Marquis.

FRONTIN.

Ah ! le voila qui va retomber.

RICCO.

Comment, je vais retomber ?

LISETTE.

Vous ne riſquez rien ici, abſolument rien.

FRONTIN.

Monſieur le Baron d'Ormeuil conſentira, j'en ſuis ſur, à ce que vous ſoyez ſon gendre.

RICCO.

Mais dis moi, mon enfant, par quelle aventure es-tu devenue la fille du Baron. Tu n'avais point ce pere là autrefois.

LISETTE.

Votre raiſon s'altère tout-à-fait.

RICCO.

Ma raiſon s'altère. Eh ! mon Dieu, eſt-ce que je deviendrais fou ? Il me ſemble pourtant que je ſuis toujours le même.

LISETTE.

Rappellez vos esprits. Je suis Lisette, toujours Lisette, votre servante très-humble.

RICCO.

Et tu n'es point amoureuse de moi.

LISETTE.

Ah ! ah ! je sais trop l'étonnante distance qui nous sépare. Je ne porte point mes vues si haut. Je n'aime que mon Frontin, c'est lui que je vais épouser.

FRONTIN.

Ma chere Lisette, que ce baiser soit le gage de notre amour réciproque.

LISETTE.

De tout mon cœur.

RICCO.

Comment, en ma présence ! me faire un tel affront. Est-ce pour cela qu'on m'a conduit ici? Monsieur le drôle, par toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous défends d'envisager cette fille.

FRONTIN, *serre le bras à Ricco.*

RICCO.

Veux-tu me lâcher, tu me fais mal.

FRONTIN.

En fait d'amour, je ne connais personne. Je veux bien vous regarder comme mon maître, mais s'il s'agissait de rivalité entre nous deux, je n'entendrais plus raison & ma tête une fois montée, je serais homme à m'échapper, à vous rosser d'importance & vraiment j'en serais désolé.

RICCO.

Misérable ! coquin ! scélerat.

FRONTIN.

Ventrebleu !

LISETTE.

Ne l'échauffez point. Il le ferait comme il le dit.

RICCO.

Allons, je m'appaiſe.

LISETTE.

Quel amour ridicule allez-vous vous mettre dans la tête. Lorſque votre bonheur vous appelle à de plus hautes deſtinées & que vous allez épouſer la belle Conſtance, la fille unique de Monſieur le Baron.

RICCO.

Qu'elle eſt donc cette Conſtance?

LISETTE.

Vous venez de la voir. Elle était à l'inſtant ici avec ſon pere, elle vous aime.

RICCO.

Elle m'aime?

LISETTE.

Depuis long-tems & vous la payez du plus tendre retour.

RICCO.

C'étoit donc la fille du Baron, cette autre qui m'a ttouvé à ſon goût?

FRONTIN.

Quelle queſtion faites-vous donc là, mon cher maître; oubliez vous qu'il y a deux ans que vous l'aimez?

LISETTE.

Que vous lui avez rendu cent viſites au couvent.

RICCO.

Mais à la fin je crois qu'ils ont raiſon. Elle eſt vraiment jolie cette Demoiſelle.

LISETTE.

Plus que moi?

RICCO.

Oh ! c'eſt vrai.

LISETTE, *à part.*

L'inſolent !

RICCO.

Elle conſent à m'épouſer.

FRONTIN.

Elle ſera votre femme, mon cher maître.

LISETTE,

Oui, la femme de Monſieur le Marquis de Germancei.

RICCO.

Et c'eſt moi qui le ſuis ?

FRONTIN.

Hé, qui donc ?

RICCO.

Allons, je me réſigne, je ſuis le Marquis de Germancei & dès ce jour je m'établis chez mon beau-pere.

SCENE VI

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN.

GERMANCEI.

QUE j'ai de joie à te revoir, mon cher Germancei.

LISETTE.

Quel eſt ſon deſſein ?

GERMANCEI.

Ton avanture m'avait causé la plus vive inquiétude.

RICCO, *à Frontin.*

Quel est cet homme ?

FRONTIN.

Quoi ! vous le méconnoissez ? — Que lui dire ?

GERMANCEI.

Mon cher cousin.

FRONTIN.

C'est votre cousin...

LISETTE.

C'est votre cousin.

RICCO, *à part, à Germancei.*

Mon cousin !.. Est-ce que vous seriez le fils de Jacques le palfrenier ?... Il me pleut des parents.

GERMANCEI.

Mais d'où naît ton étonnement à mon abord ?

FRONTIN.

Son affaire l'a changé, c'est prodigieux, il ne reconnaît plus personne.

RICCO.

C'est vrai, j'ai peine à me reconnaître moi-même.

GERMANCEI.

Sois tranquille. Je viens ici en qualité de pacificateur. Je vais faire la demande de Constance au Baron. Lui offrir un abandon général de toutes ces vaines prérogatives qui ont brouillé si longtems les deux familles.

RICCO, *à part.*

Si j'y entends quelque chose.... Je m'étais toujours douté que ne connaissant pas mon pere, je pourrais être un homme comme il faut.

GERMANCEI.

Tu es toujours dans les mêmes diſpoſitions ?

RICCO.

Puiſque vous le voulez tous & que cela m'arrange.

SCENE VII.

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN, UN VALET.

LE VALET.

MONSIEUR le Marquis, Monſieur le Baron m'envoye vous dire que vous êtes ſervi.

RICCO.

Voila qui eſt intéreſſant.....(*au Valet*) Attendez, mon ami, nous ſortirons enſemble.

GERMANCEI.

Un mot.

RICCO.

Oh ! bien oui, j'ai bien le tems de vous écouter. On m'attend pour dîner, & cette affaire mérite la préférence ſur toutes les autres, & ſur-tout lorſque l'on eſt à jeun... (*à Frontin*) Viens.. ſuis-moi... quand il y a pour trois, il y en a bien pour quatre.... (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LISETTE, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

MA lettre vous eſt donc parvenue.

GERMANCEI.

Me voilà prêt à tout entreprendre.

LISETTE.

Nous nous ſommes embarqués ſans ſavoir comment nous tirer d'intrigue. Les évènements nous contrarient, nous maîtriſent. L'erreur ne peut durer. Le Chevalier reconnaîtra aiſement le tour qu'on joue au Baron s'il apperçoit Ricco. Comment l'éloigner ce Chevalier ? S'il vous voit, tout eſt également perdu.

FRONTIN.

C'eſt ici qu'il faut redoubler d'adreſſe. Le Chevalier garde la chambre. Il faut que Monſieur, ſous le nom d'un médiateur, d'un couſin comme il a dit, parle au Baron, offre tout pour le déſarmer. Ton Baron eſt bon homme ; s'il a vu Ricco ſans colère, il ſe prendra de belle paſſion pour Monſieur, & une fois inſtallé dans ſon eſprit & dans ſon cœur, Monſieur n'aura plus qu'à ſe découvrir pour amener le dénouement.

LISETTE.

A merveilles, ſi nous échappons à l'œil inquiet & vigilent du couſin... Ah ! le voici, plus de

reſſources. Ah ! le cruel homme pour nous déſeſpérer.

SCENE IX.

LISETTE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Sur le faux bruit que vous m'aviez tué, on vient de m'apprendre que mon oncle vous avait fait arrêter. Ce procédé m'offenſe & je viens vous offrir de vous faire ſortir à l'inſtant du château & de vous ſervir moi-même d'eſcorte.

GERMANCEI.

Vous êtes un ennemi généreux, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis point votre ennemi. J'ai eu tort. Je vous ai cherché querelle. Un évènement imprévu nous a ſauvé à l'un & à l'autre des regrets inutiles. J'en rends graces au Ciel. Ma couſine vous aime, je l'aimais auſſi, elle vous préfère. Le choix d'une femme eſt libre & je ſuis prêt à vous ſervir auprès de mon oncle pour faire ma paix avec ma belle couſine & mériter l'eſtime d'un galant homme.

LISETTE.

Ah! Monſieur le Chevalier, vous nous rendez la vie ; ſi ce n'étoit la décence je vous embraſſerois de bon cœur.

GERMANCEI.

Ah ! Monſieur, quel procédé noble & comment reconnaître ?....

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui m'avez donné l'exemple. J'étais l'agreſſeur, vous deviez tirer ſur moi, vous avez refuſé de le faire ; égaré par un premier mouvement j'ai oublié mon devoir, j'ai attenté ſur vos jours & je dois m'en punir.

GERMANCEI.

Soyons amis, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah ! toute la vie.

LISETTE.

Et cet autre, qu'en allons-nous faire ?

LE CHEVALIER.

uel autre ?

GERMANCEI.

Un malheureux qui a pris mes habits après lui avoir enlevé les ſiens pendant ſon ſommeil, qu'on a arrêté à ma place & qui paſſe ici pour moi.

LISETTE.

Et qui dans cet inſtant eſt à dîner avec Monſieur le Baron, qui ſe piquant de procédés a cru devoir lui faire politeſſe.

LE CHEVALIER.

Oh ! la bonne avanture, il faut en tirer parti.

LISETTE.

Monſieur vient ici en qualité de parent du Marquis pour apporter des propoſitions de paix.

SCENE X.

LISETTE, CONSTANCE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, LE BARON, RICCO, FRONTIN.

RICCO, *se débaraſſant des mains du Baron.*

ME laiſſerez-vous... me laiſſerez-vous... Non, je n'y conſentirai jamais.

LE BARON.

Paix donc, paix, Monſieur, ceci doit être un ſecret entre nous deux.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

RICCO.

Nous dinions tranquillement tête à tête, je mangeois de bon appétit. Il me fait politeſſe ſur politeſſes, j'y réponds, parce qu'il faut être civil. Tout-à-coup il lui prend un vertigo & il me dit en me ſerrant le bras, mais d'une force à me faire crier. (*à Frontin.*) Tiens, comme tu faiſais tantôt.

LE BARON.

Voulez-vous bien vous taire.

RICCO.

Non, je veux le dire devant tout le monde, pour vous faire honte.

LISETTE.

Qu'eſt-ce qu'il vous a dit ?

RICCO.

Ce qu'il m'a dit... Dès que nous ſerons ſortis de table, me dit-il, en me ſerrant toujours la

main, nous irons nous couper la gorge derriere la Citadelle...Là, Meſſieurs, je vous le demande, eſt-ce là une motion à faire à un futur gendre; cela m'a ôté l'appétit tout de ſuite, & je ſuis ſorti de table, ſans vouloir écouter tous les vieux contes qu'il me faiſoit pour me prouver que c'eſt une choſe indiſpenſable.

LE BARON.

N'êtes-vous pas le Marquis de Germancei?

RICCO.

Non, je ne le ſuis plus s'il faut me battre; mais tenez, puiſque vous êtes ſi endiablé après les gens de ma famille, voilà mon Couſin, à ce qu'il dit, qui m'a l'air d'un joli garçon, arrangez-vous avec lui, il prendra ma place.

LE BARON.

Quel eſt ce Monſieur?

LE CHEVALIER.

Un brave & digne Officier que je vous préſente, qui eſt mon ami, & qui mérite de devenir le vôtre.

GERMANCEI.

Honoré de l'eſtime & de l'amitié de Monſieur votre neveu, oſerai-je intercéder en faveur du Marquis de Germancei, qui vous honore & vous reſpecte.

LE BARON.

Qu'il me le prouve en ſe montrant tout autre qu'il ne l'a fait juſqu'à préſent.

GERMANCEI.

Ses aïeux ont eu des torts envers les vôtres...

RICCO.

Eh bien, qu'il s'en prenne à mes aïeux...

GERMANCEI.

Le Marquis eſt tout prêt à les réparer par toutes

les déférences & les égards que vous pouvez exiger d'un galant homme. Il aime Mademoiſelle votre fille ; que dis-je aimer ? il l'adore. Faites ceſſer une haine qui n'a que trop durée, & qui n'eſt pas faite pour un cœur tel que le vôtre. Daignez accorder la belle Conſtance au Marquis, & vous le verrez employer tous les momens de ſa vie à vous faire convenir qu'il méritoit une faveur ſi grande, ſi le reſpect qu'il a pour vous, pour vos vertus, pour votre bonté, peut devenir un titre de préférence.

RICCO.

Il parle bien le Couſin. Je n'aurois pas mieux dit.

LE BARON.

Qu'oſez-vous me propoſer ?

LE CHEVALIER.

Mon oncle, ne réſiſtez pas aux vœux de votre fille, aux prieres, aux ſollicitations d'un neveu qui deſire votre bonheur.

LE BARON.

Et toi auſſi ?

RICCO.

Allons, point d'entêtement, beau pere.

LE BARON.

Mais connoiſſez-vous bien l'homme pour qui vous intercédez ? Etre de la famille de mes ennemis, ſeroit peut-être le moindre de ſes torts. Mais la maniere ſingulière dont il s'eſt conduit depuis que je l'ai vu, eſt-elle capable de me faire ceſſer mes préventions ?

GERMANCEI.

Ah ! Monſieur, dites un mot, & Germancei enhardi par votre indulgence, paroîtra ſous un autre point de vue.

LE CHEVALIER.

Mon cher oncle, je vous réponds de lui. C'eſt un militaire auſſi généreux que brave. Ah! ſi vous ſaviez avec quelle nobleſſe il s'eſt comporté avec moi, ce procédé ſeul vous détermineroit en ſa faveur.

RICCO.

Ne parlons plus de ça.

LE BARON.

Conſtance, tu l'aimes?

CONSTANCE.

Lui ſeul peut faire mon bonheur.

RICCO.

Là, je ne le lui fais pas dire.

LE BARON.

Non, je ne puis y conſentir.

LISETTE.

Monſieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Mon oncle.

CONSTANCE.

Mon pere.

RICCO,

Allons, papa, un bon mouvement.

GERMANCEI.

Monſieur, vous portez la mort dans le cœur de Germancei.

LE BARON.

Ah! s'il vous reſſembloit, Monſieur.

CONSTANCE.

Que dites-vous, mon pere?

LE BARON.

Oui, Mademoiſelle, ſi votre choix étoit tombé ſur un homme qui, comme Monſieur, méritât que je fis le ſacrifice de ma haine.

LISETTE.

Vous conſentiriez?...

LE BARON.

J'en aurois été capable.

LISETTE.

Vivat! la victoire eſt à nous.

GERMANCEI, *aux genoux de Conſtance.*

Ah! Monſieur, ah! ma belle Conſtance, nous ne ſerons plus ſéparés.

LE BARON.

Que veut dire ceci?

RICCO.

Que fait donc là cet autre!... Hola couſin, doucement.

LISETTE.

Vous voyez le Marquis de Germancei lui-même.

RICCO.

Hé, qui ſuis-je donc moi?

FRONTIN.

Un faquin dont on s'eſt amuſé.

RICCO.

Ah! ne plaiſantez pas. On m'a fait Marquis malgré moi, je veux l'être à préſent malgré tout le monde.

LISETTE.

Oui, Monſieur le Marquis Ricco.

RICCO.

Ricco, je ſuis reconnu.

LISETTE.

Oui, Ricco, qui arrive tout à point pour ſigner mon contrat de mariage avec mon bien-aimé Frontin.

LE BARON.

Eh! mais je n'en reviens pas.